



Université Mohamed Khider de Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et des Langues étrangères
Filière de Français

MÉMOIRE DE MASTER

Option : langues, littératures et cultures d'expression
française

Présenté et soutenu par :
Lamri Ferial

Le :

Le thème

**LE DÉSENCHANTEMENT ET L'AFRO-
PESSIMISME DANS *ALLAH N'EST PAS
OBLIGÉ* D'AHMADOU KOUROUMA**

Jury :

Mme	Benzid Aziza	Grade	Université se Biskra	Rapporteur
.M	Hammouda Mounir	Grade	Université se Biskra	Président
.M	Guerid Khaled	Grade	Université se Biskra	Examineur

Année universitaire : 2018 /2019

REMERCIEMENTS :

'Le vase ne saurait jamais oublier les mains qui l'ont modelées'. Nous ne serions pas aujourd'hui en mesure de fournir cet effort d'essai de mémoire si des « âmes bien nées » n'avaient pas forgé et aiguisé nos savoirs. Du fil à l'aiguille, chacun des enseignants que nous avons connus ont apporté leur touche au brin de tissu. Nous tenons donc, à titre méritoire, à remercier notre directrice de recherche Mme Aziza Benzid qui a accepté d'encadrer ce travail depuis ses racines et qui nous a accordé toute sa confiance.

Nous remercions du fond du cœur Mme Guettafi pour sa disponibilité au quotidien et pour tous ces conseils qui nous ont orienté et éclairé. L'enfant n'est rien sans ses parents.

Nos plus sincères remerciements vont à l'endroit de tous nos professeurs de la première année à l'instant présent en général et à M.Guerid, Mme Djarou, M. Hammouda en particulier pour la qualité de leur présence, leur cordialité, et leurs conseils fructueux.

Nous remercions également tous ceux qui ont cru en nous et nous ont encouragé d'une manière ou d'une autre au cours de l'élaboration de ce travail de mémoire

DÉDICACE :

Avec l'expression de ma reconnaissance, Je dédie ce travail à :

- Mes chers parents qui m'ont soutenu et encouragé durant ces années d'étude. L'oiseau dans les cieux ne saurait jamais ingrats envers ses ailes
- A mes frères : Khaled, Khalil, Haithem, Ali, Yassin et ma sœur Youssra. Votre soutien m'a donné force, encouragement et un amour fraternel durable
- A toute la famille Lamri & Benamzal sans exception
- A l'ensemble des étudiants les plus meilleurs du département de langue française de Biskra promotion Master 2 Littérature (2018-2019).
- A tous mes amis : Ghislain, Maïssa, Sara, Tamani, Widad,...
- A tous ceux que J'ai oublié de citer, je vous dédie ce travail en guise d'estime.

TABLE DES MATIÈRES :

Remerciement

Dédicace

Tables des matières

INTRODUCTION GÉNÉRALE	5
CHAPITRE I : Les aspects de désenchantement chez l'écrivain.....	9
I.1. Introduction a la litterature negro-africaine :	10
I.1.1.De la Négritude à la littérature postcoloniale :.....	11
I. 1.2. La désillusion post-coloniale et leurre des indépendances :.....	12
I. 2. Manifestation du desenchantement chez les personnages du roman :.....	15
I.2.1 L'errance : le parcours obligé des personnages :.....	16
I. 2.2 Le fétichisme religieux : synonyme d'un monde décadent :.....	21
I.2.3. Oppression des femmes comme constante du désenchantement de Kourouma :.....	26
CHAPITRE II : Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence	30
II.1. Afro-pessimisme, un discours des soucieux de l'afrique independante :.....	31
II.2. La subversion de la langue kouroumienne :.....	34
II. 2.1. L'ironie corrosive : signe de révolte et de déception :.....	38
II. 3. De la lune à la ruine: birahiman, un synonyme du chaos fatal :.....	41
II. 4. L'illustration du pessimisme à travers l'espace :.....	45
CONCLUSION GÉNÉRALE	50
RÉFÉRÉNCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	53
RÉSUMÉ :.....	58

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Introduction générale

A ses débuts, la littérature africaine suivait essentiellement une tradition orale qui met en relief les mœurs, les pratiques, les traditions et l'image d'une Afrique ancestrale. C'est seulement à partir des années 1920 qu'on peut parler d'une littérature africaine de langue française qui fait partie du grand espace de l'univers francophone avec la publication du roman *Batouala* de René Marrant.

Vers la fin des années 1960, la littérature africaine annonce le «*seuil de changements*»¹ et l'apparition d'une littérature lourde de désillusion et de désenchantement «*une littérature de l'oxymore*»², face au despotisme et à la tyrannie du régime post-colonial et à beaucoup d'autres maux qui caractérisent la classe au pouvoir. Nombreux sont les poètes, écrivains et dramaturges qui, par leurs œuvres ont essayé de dépeindre les conditions de vie désastreuses de l'Afrique et du peuple africain. C'est pourquoi la littérature de cette génération est considérée comme : «*la dénonciation des injustices, des inégalités, de la démagogie, de la tyrannie, du gaspillage,... et de bien d'autres fléaux*»³

Ainsi, s'intéressant à la littérature africaine d'expression française ; une littérature qui englobe diverses réalités inédites, nous avons choisi de travailler sur le roman d'Ahmadou Kourouma *Allah n'est pas obligé* ; un roman très représentatif d'un écrivain qui a beaucoup cherché à influencer l'admission du roman africain et qui a longtemps milité contre toute sorte de démagogie et les forces dictatoriales. Donc, nous avons décidé l'intitulé de ce travail de recherche : «*Le désenchantement et l'afro-pessimisme dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma*». En d'autre terme, cette recherche porte sur la désillusion de l'écrivain suite au régime politique qui se caractérise par une forme de pouvoir déshumanisant, autoritaire et entièrement tyrannique ainsi que son pessimisme à l'égard de la situation indésirable de l'Afrique.

¹, HARROW Kenneth, *le seuil de changement en littérature africaine: l'émergence de la tradition*, Ed Heinemann, London, 1994, p.209.

²Ibid .

³ NDACHI TAGNE, David, *Roman et réalités camerounaises*, paris, Ed l'Harmattan, 1986, p.194.

Introduction générale

Ce choix est justifié, en outre, par le grand succès qu'a connu *Allah n'est pas obligé* depuis son édition en 2000. La même année, il reçoit le prix Renaudot et le prix Goncourt des lycéens. Par le biais d'une langue approximative et simpliste mais puissante, Ahmadou Kourouma a pu susciter l'intérêt de l'adulte et de l'adolescent.

Notre problématique s'interrogera sur les traces et les indices de postcolonialité qui se révèlent par une écriture désenchantée et pessimiste du monde africain. Autrement dit : dans quelle mesure ce roman de Kourouma reflète-t-il le désenchantement du monde africain dans la période post-coloniale ainsi que l'afro-pessimisme qui marque les protagonistes ?

Ainsi, notre objectif est de montrer comment l'écrivain Ahmadou Kourouma adopte une posture postcoloniale en étant à la fois désenchanté et pessimiste de l'Afrique noire et comment il parvient, malgré son défaitisme absolu, à dénoncer la violence et de la déshumanisation qui régissent le monde africain.

De cette problématique découlent les hypothèses suivantes :

- Le discours postcolonial éclairerait la conception pessimiste et désillusionnée de l'écrivain du monde africain
- Les thèmes de l'errance, du fétichisme africain et de la femme mettraient en relief le désenchantement de Kourouma en rapport avec la situation de l'Afrique post-coloniale

Il est important de signaler que notre recherche se basera sur une méthode analytique centrée sur le roman. Et pour approfondir notre étude de ce roman, nous adopterons deux approches : l'approche postcoloniale selon Edward Saïd, pour essayer de relever les indices postcoloniaux, et l'approche thématique selon Gaston Bachelard, qui permettra de dégager la thématique du pessimisme et de

Introduction générale

la violence telle qu'ils se trouvent imposées à l'enfant Birahima, le personnage principal.

Ainsi, notre travail s'articule autour de deux chapitres ; le premier intitulé : « Temps du désenchantement : le tournant des années 1960 » dans lequel nous allons donner un bref aperçu sur la littérature négro-africaine pour mieux comprendre l'écriture désillusionnée de Kourouma et allons montrer comment se manifeste, de façon tangible, son désenchantement à travers les comportements des personnages. Le deuxième chapitre s'intitule : « afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence » dans lequel nous essayerons de repérer la thématique du pessimisme en évoquant sa concrétisation à travers la langue subversive de Kourouma le jeu des personnages qu'il met en scène et le cadre spatial dans lequel se déroulent les événements.

CHAPITRE I :

Les aspects de désenchantement chez l'écrivain

I.1. INTRODUCTION A LA LITTÉRATURE NEGRO-AFRICAINE :

La production littéraire subsaharienne de langue française est un fait occidental. En effet, la présence de la colonisation française dans le continent, depuis plus d'un siècle, a suscité, de manière proportionnelle, dans un sens, une forme croissante d'un public lisant et s'exprimant en français, ce qui va engendrer par-delà une littérature d'expression française. Ce mode d'expression a été imposé inéluctablement par les autorités métropolitaines dans l'enseignement et le système éducatif. De ce fait, la langue française qui était présentée comme une langue qui divulgue la civilisation n'était autre qu'une langue « aliénatrice » comme le rappelle Albert Memmi dans *Portrait du colonisé* : « la mémoire qu'on lui constitue [un élève indigène dans l'école française] n'est sûrement pas celle de son peuple. L'histoire qu'on lui apprend n'est pas la sienne »¹. Par conséquent, la colonisation française, dans tout le territoire africain, a donné naissance à un système éducatif particulier par le biais duquel se sont manifestés des écrivains majeurs dont les œuvres constituent le champ d'une littérature africaine qui fait partie de l'univers francophone.

On estime que cette littérature nègre a véritablement vu le jour avec l'apparition du roman *Batouala* de René Maran, le premier roman qui a surpris l'opinion publique française au point où elle lui délivrait systématiquement son certificat de baptême à la littérature subsaharienne. C'est un témoignage réaliste sur la vie quotidienne dans un village africain. Robert Lebel, l'auteur du *Livre du pays noir*, voit en *Batouala* : « une peinture sans doute excessive de la vie primitive des nègres d'Oubangui »², et Jacques Chevier le considère comme : « un véritable roman nègre [dans lequel] son auteur entend substituer un témoignage authentique fondé sur une observation

¹ MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Ed Payot, Paris, 1973, p. 163.

² TRAUTMANN, René, *Au pays de Batouala, noir et blanc d'Afrique*, Ed Payot, Paris, 1922, p. 245

scrupuleuse »³. C'est une œuvre née dans l'époque de « la négritude » comme expression d'une race soumise à l'oppression coloniale.

I.1.1. De la Négritude à la littérature postcoloniale :

Il faut que nous affirmions notre négritude. C'est ainsi que le terme a été forgé par Aimé Césaire lors d'une conversation avec Leopold Sédar Senghor. Ce néologisme est né pour militer contre toute sorte de discrimination raciale en France dans les années 1930 ainsi que le refus de la domination occidentale qui est distinctement exprimée par l'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal* dans *l'Etudiant noir* où il déclare : « *les jeunes nègres d'aujourd'hui ne veulent ni asservissement ni assimilation, ils veulent l'émancipation* »⁴.

Sartre a admirablement évoqué la quête et la revendication des origines dans *L'Orphée noir*, publié en guise de préface à l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre, qui va par la suite déléguer aux intellectuels noirs le soin de parler de leur identité par le biais du retour aux sources africaines en proclamant haut et fort les valeurs de civilisation du monde noir et en renouant sacrément avec un passé qu'on leur avait amplement appris à dédaigner.

Des journaux et des revues tels que *l'Etudiant noir*, *Légitime défense*, La revue du *Monde noir*, *Tropiques* et *Présence africaine* sont considérés comme un moyen capital par le biais duquel les étudiants noirs, en France, ont pu divulguer leurs idées fondatrices du mouvement de la Négritude. Mongo Beti et Tobner évoque le concept de la Négritude et le définissent ainsi :

Le terme peut se définir somme toute comme la conscience que prend le Noir De son statut dans le monde et la révolte dont cette prise de conscience imprègne son expression artistique et ses aspirations politiques [...] La négritude, c'est l'image que le Noir se construit de lui-même, en réplique à l'image qui s'est édifiée de lui, sans lui donc contre lui, dans l'esprit des peuples

³ CHEVIER, Jacques, *La littérature africaine*, Ed Flammarion, Paris, 2008, p. 14.

⁴ Revue en ligne : <https://efgwrites.com/2014/05/letudiant-noir/> consulté le 13 février 2019.

*à peau claire - image de lui même sans cesse reconquise,
quotidiennement réhabilitée contre les souillures et les préjugés
de l'esclavage, de la domination coloniale et néo-coloniale.⁵*

Au départ, attaché à lutter contre la présence coloniale dans le continent, l'écrivain nègre ne tarde pas à manifester son plus grand désenchantement suscité par les indépendances en proclamant son deuil des déceptions politiques

I. 1.2. La désillusion post-coloniale et leurre des indépendances :

La colonisation avait bien saccagé et affecté, sur tous les plans, la vie en Afrique. Les peuples africains notamment les écrivains ont lutté ardemment et vaillamment à travers l'avalanche d'essais qui manifestent la vigueur de leurs pensées engagées pour l'indépendance. Dans les années 1960, après tout un siècle d'impérialisme, le continent africain devient enfin indépendant et s'éveille à la liberté tant attendue. Kourouma note justement dans son roman *Les Soleils des indépendances* que les indépendances « tombèrent sur l'Afrique [comme] une nuée sauterelle »⁶. Mais malheureusement, l'indépendance, une fois acquise, l'enchantement cède progressivement la place au malaise et au tourment déclenchant ainsi un sentiment de désespoir et de pessimisme chez tous les africains. Ce désespoir est dû notamment à la balkanisation du continent africain qui se produit pour s'opposer essentiellement au panafricanisme politique qui avait triomphé en pleine période de décolonisation. Cette politique impose comme pratique les leurre et les mensonges pour duper le peuple qui attendait avec avidité les indépendances et le parti unique. Kourouma évoque l'illusion de la politique dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* : « La politique est illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duplicité »⁷. Ce problème va

⁵ BETI, Mongo et, TOBNER, Odile, *Dictionnaire de la négritude*, Ed l'Harmattan, Paris, 1998, p.6.

⁶ KOUROUMA, Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Ed du Seuil, Paris, 1970, p.15.

⁷ KOUROUMA ; Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Ed du Seuil, Paris, 1998, p. 261.

engendrer de néfastes conséquences comme les coups d'états qui mènent à la corruption ravageante et les guerres tribales les plus virulentes.

La désillusion post-coloniale a donné naissance à une littérature novatrice et insurgée. Cette période des « soleils des indépendances »⁸ et de mutation est marquée véritablement selon Jacques Chevier par deux œuvres majeures : « *le devoir de violence du Malien Yambou Ouologuem et les soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma* »⁹ qui bouleversent la prose romanesque et osent aborder des thématiques impavides relatives au continent africain en se montrant très critiques vis-à-vis des régimes issus des indépendances. Ces romans à thèse, tel que le définit Susan Suleiman : « *un roman réaliste [...] tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse* »¹⁰ inaugurent principalement le souffle des romans du désenchantement et de prise de conscience.

Nous porterons notre regard sur l'écrivain Ahmadou Kourouma, précisément sur son roman *Allah n'est pas obligé*. C'est un écrivain qui est considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands écrivains nègres de la langue française grâce à ses écrits et son engagement social et politique. Il est né en 1927 à Bondiali au nord de la Côte d'Ivoire, « *Très jeune séparé de sa mère, il est élevé par son oncle, un « chasseur » qui est aussi infirmier [...]. À sept ans, Kourouma commence l'apprentissage du français à l'école coloniale de Boundiali, puis de Korbogo, à l'école primaire supérieure de Bingerville enfin, où il passe son certificat d'études* »¹¹. Il s'est engagé volontairement dans l'armée française comme tirailleur en Indochine. A l'indépendance de la Côte d'Ivoire en 1960, Kourouma choisit d'y rentrer pour

⁸ OSSITO, Midiouhouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Ed L'Harmattan, Paris, 1986, p : 207.

⁹ CHEVIER, Jacques, *Quarante ans de littérature africaine : de la Sorbonne à Barbès*, Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 2007, n°59. P : 92.

¹⁰ SULEIMAN, Susan, *Le Roman à thèse ou l'Autorité fictive*, Ed Puf, Paris, 1983, p. 84.

¹¹ DJIAN, Jean-Michel, *Ahmadou Kourouma*, Ed du Seuil, Paris, 2010, p. 127.

vivre, mais très vite, il s'est exilé en Algérie, au Cameroun puis au Togo parce qu'il était considéré comme un opposant du régime d'Houphouët-Boigny.

Kourouma est l'auteur de plusieurs romans qui militent tous contre la colonisation et qui se caractérisent par leur aspect désillusionné face aux politiques post-coloniales. En ce sens, il a publié son premier roman en 1968 *Les soleils des indépendances*, une œuvre s'inscrivant dans le cadre de la fin de la colonisation au lendemain des indépendances où il critique en filigrane les gouvernants de l'après-décolonisation, puis en 1988, son deuxième roman, *Monné, outrages et défis* où Kourouma peint l'Afrique de l'époque coloniale. En 1998, il publie son troisième roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, une satire narrant l'histoire d'un chasseur qui devient par la suite un despote tyrannique, puis en 2000, Ahmadou Kourouma fait paraître son quatrième roman, *Allah n'est pas obligé*, qui est l'élément principal d'investigation de notre champ de recherche. En effet, l'écrivain a décidé d'écrire ce roman après avoir rencontré les enfants-soldats de Djibouti, comme il le souligne dans un entretien avec Madeleine Borgomano :

La rencontre avec les enfants de Djibouti a vraiment joué le rôle déclencheur. Je pensais écrire un livre sur l'enfance, c'est la rencontre avec les enfants de Djibouti qui m'en a offert l'occasion en me demandant de parler des guerres tribales. Les enfants-soldats sont utilisés dans les guerres tribales.¹²

Allah n'est pas obligé raconte l'histoire de Birahima, un enfant orphelin âgé de dix ou de douze ans qui, après la mort de sa mère, est parti sur les traces du seul membre vivant de sa famille, sa tante Mahan « qui devait [le] nourrir et [l']

¹² « A l'écoute d'Ahmadou Kourouma. On est toujours un enfant pour des personnes plus âgées que vous », un entretien avec Ahmadou Kourouma proposé par Madeleine Borgomano, Dans : Mots Pluriels, n° 22, septembre 2002, en ligne, « <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2202mb.html> consulté le 08 mars 2019

habiller et avait seule le droit de [le] frapper, [l'] injurier et bien [l'] éduquer»¹³, donc qui doit être sa tutrice. Accompagné de Yacouba alias Tiécoura, le féticheur musulman, Birahima relate son parcours d'enfant-soldat entre le Liberia et la Sierra Leone où il décrit des scènes abominables de torture, de déchéance des enfants-soldats, de folie des despotes et toutes les atrocités de la guerre dont il était témoin. Donc Kourouma, à travers ce roman, essaye de peindre une image réelle de la vie politique et historique de l'Afrique post-coloniale, c'est ce qui pousse, en effet, Laditan à dire : « *Allah n'est pas obligé [est] la romance de la vérité* »¹⁴

I. 2. MANIFESTATION DU DESENCHANTEMENT CHEZ LES PERSONNAGES DU ROMAN :

Allah n'est pas obligé fait son apparition dans la 2^{ème} moitié du XX^{ème} siècle au lendemain des indépendances dans un contexte postcolonial. Kourouma, pour peindre la condition misérable et exécration des africains, « *a effectué une transposition politique* »¹⁵ en se montrant opposé au régime tyrannique ; et a accaparé principalement le thème de la violence sanguinaire, la déshumanisation et la lutte contre les oppresseurs et toutes formes d'anarchisme et de pagaille auxquels viennent s'ajouter les fléaux sociaux du continent africain dans son roman. Cette violence est due notamment à la résurgence des guerres tribales les plus virulentes qui sont aussi un sujet central dans *Allah n'est pas obligé*. La représentation d'une société disloquée et frustrée par l'auteur s'effectue essentiellement par l'intermédiaire d'une écriture désillusionnée, ou, pour se rapporter au mot qu'a employé Max Weber, d'une écriture *désenchantée* causée par les déboires politiques, comme le souligne Yves Clavaron : « *Les romans de*

¹³ KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris, 2010, p :36

¹⁴ LADITAN, Affin « Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma ou la romance de la vérité », *Neobelicon*, volume 28, Décembre 2001, pp.233-242.

¹⁵ CLAVARON, Yves, *Poétique du roman postcolonial*, presse de l'université de Saint-Etienne, Saint-Etienne 2011, p. 133.

Kourouma prennent la déception politique comme matrice narrative et proclament leur deuil des illusions politiques »¹⁶.

La perspective du désenchantement dans l'écriture kouroumienne se manifeste majoritairement dans l'attitude et la posture des personnages tout au long de la trame narrative, à savoir l'errance des personnages centraux : Birahima et Yacouba ; la mauvaise pratique de la religion et le maniement du fétichisme religieux à des fins lucratives, ainsi que la description de la condition lamentable de la femme dans le récit qui indique systématiquement l'écriture désillusionnée de l'auteur.

I.2.1 L'errance : le parcours obligé des personnages :

Le récit dans le roman kouroumien a toujours été tributaire des événements historiques de l'après-guerre. Il ne peut se défaire de certains aspects devenus caractéristiques du roman postcolonial d'un auteur qui est visiblement désabusé. Par conséquent, on ne peut nullement lire Kourouma sans que l'errance des personnages ne soit mise en vedette.

En effet, on remarque plusieurs parcours d'errance dans *Allah n'est pas obligé* par les personnages, il s'agit d'une errance non seulement spatiale mais aussi psychique et mentale. Mais pour mieux saisir le concept d'« errance », nous devons tout d'abord revenir à l'origine du terme. Errer comporte deux étymologies : une première qui vient du bas-latin¹⁷ « iterare » qui signifie voyager, vagabonder, cheminer mais qui a disparu au XIV^e siècle, et une deuxième étymologie venant du latin « errare » qui veut dire « *errer au sens de voyager : le*

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Le bas-latin ou le latin tardif est l'ancien français qui s'écrivait dans l'antiquité tardive, c'est une version transitoire entre le latin classique et le latin médiéval.

chevalier errant n'est pas perdu, mais part à l'aventure, l'erre est l'allure, la trace, les errements ne sont pas des erreurs mais des procédés habituels »¹⁸.

L'errance dans les textes littéraires a été souvent identifiée comme la figure d'un vagabond qui se déplace sans un but précis et sans destination précise « *En littérature, l'errance est une notion de voyage, de déplacement physique, de cheminement intellectuel dans le travail littéraire* »¹⁹. Or, l'errance de Birahima et Yacouba dans *Allah n'est pas obligé* est considérée comme un état d'esprit, un voyage à la recherche de la paix et de la tranquillité, un voyage guidé et orienté vers une ambition qui n'aboutira absolument pas comme le souligne Berthet « *on décrit [l'errance] comme une obligation à laquelle on succombe sans trop savoir pourquoi[...], elle est l'échec pour ne pas dire danger* »²⁰. Un peu comme l'errance d'Ulysse qui ne souhaite qu'une seule chose : rentrer chez lui, celle de Birahima est une forme de pérégrination rude et funeste avec l'unique espoir : se sauver de la situation épineuse des guerres tribales dont il était témoin.

En effet, Birahima, dans ce roman, est présenté comme un anti-héro ou un picaresque tel que le définit Maurice Molho : « *un personnage de basse extraction, sans métier fixe, serviteur aux nombreux maîtres, incessant voyageur, vagabond, voleur, mendiant, lâche* »²¹. Cette notion de picaresque s'est développée grâce à l'émergence du genre picaresque qui met particulièrement en scène des aventuriers en perpétuel déplacement. Ce genre a véritablement vu le jour en Espagne au XVI^{ème} siècle. Pour Didier Souiller « *le picaresque fut, [...] une "réaction" contre une éthique*

¹⁸ ARNAUD, Jacqueline « Exil, errance, voyage dans "L'Exil et le désarroi" de Farès, "Une vie, un rêve, un peuple toujours errants" de Khaïr-Eddine et "Talismano" de d'Abdelwahab Meddeb », cité dans MOUNIER Jacque (dir.), *Exil et Littérature*, Ellug, Grenoble, France, 1986, p59.

¹⁹ OUHIBI, Bahia, *L'écriture de l'errance dans les œuvres d'Assia Djebbar*, Thèse de doctorat, Université d'Oran Es-Senia, 2010.

²⁰ BERTHET, Dominique, *Figure de l'errance*, l'Harmattan, Paris, 2007

²¹ MOLHO, Maurice, *Le roman picaresque*, Encyclopaedia Universalis, E. U., Paris, 1990, Vol. 18, p. 306

aristocratique et l'expression d'une société se refermant sur ses préjugés »²² donc il s'agit d'un rejet total de l'ordre établi ainsi que tout ce à quoi se rapporte la situation sociale et religieuse de l'époque. Souiller insiste sur le fait que le picaresco « *est le personnage révélateur d'un pays en décadence* »²³. Par conséquent, on pourrait pratiquement transposer ce genre picaresco dans le roman africain *Allah n'est pas obligé* pour démontrer que Birahima adopte une attitude d'un « picaresco » africain qui erre incessamment entre les villes embrasées des guerres civiles au Liberia et en Sierra Leone.

L'errance de Birahima commence pratiquement dès son plus jeune âge. Avant que sa mère ne soit morte, il n'était autre qu'un petit galvaudeux qui n'aime absolument pas se réfugier dans sa maison :

*Avant de débarquer au Liberia, j'étais un enfant sans peur ni reproche. Je dormais partout, chapardais tout et partout pour manger. Grand-mère me cherchait des jours et des jours : c'est ce qu'on appelle un enfant de la rue. J'étais un enfant de la rue [...] Je courais dans les rigoles, j'allais aux champs, je chassais les souris et les oiseaux dans la brousse. Un vrai enfant nègre noir africain broussard*²⁴

Après le décès de sa mère, Birahima et son compagnon Yacouba « *Le bandit boiteux, le multiplicateur de billets de banque, le féticheur musulman* »²⁵ entament leurs tribulations à travers l'Afrique de l'ouest. Ce voyage va provoquer chez Birahima une rupture totale avec l'innocence enfantine et une impression de désillusion qui aura lieu crescendo tout au long de ce parcours. En effet, le long périple de Birahima et Yacouba commence, en premier lieu, par le Liberia où doit se trouver la tante Mahan. Dès lors, le couple d'aventuriers se lance dans une longue pérégrination sans même avoir de quoi apaiser leur faim,

²² SOUILLER, Didier, *Le Roman picaresco*, Ed P.U.F., Paris, 1980, p. 6.

²³ *ibid*, p.14.

²⁴ KOUROUMA, Ahmadou, *Op.cit*, p.11.

²⁵ *Ibid*, p:137.

étant assurés de la protection de surveillance divine pour d'éventuels horribles jours à venir :

Yacouba m'a demandé de marcher devant lui. Yacouba boitait, on l'appelait le bandit boiteux. Il a dit avant le départ qu'en route nous aurions toujours quelque chose à manger parce que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée. Avec nos bagages sur la tête, Tiécoura et moi sommes partis à pied avant le lever du soleil²⁶

En traversant le Liberia, Birahima se rend compte que la situation la plus favorable dans ce pays enflammé par la guerre est de devenir un enfant soldat «*Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah* »²⁷. Après avoir drogué, tué, volé et bringuebalé à travers tout le territoire du Liberia, Birahima et Yacouba ont pris la route vers la Sierra Leone pour se sauver des affres de la guerre au Liberia et pour retrouver la tante Mahan :

Après que nous avons bourlingué dans la zone occupée par Foday Sankoh et ses combattants de la liberté. (Bourlinguer, d'après Larousse, signifie mener une vie d'aventures) [...]. Nous étions à la recherche de la tante. Elle avait quitté le Liberia, avait voulu rejoindre l'oncle de Sierra Leone. Walahé ! Nous avons commencé à bourlinguer dans cette zone juste deux semaines après le 15 avril 1995²⁸

Le voyage qui fonde le parcours du protagoniste qui est allé à la recherche de sa tutrice après le décès affligeant de sa mère finit en queue de poisson et se transforme concrètement en errance cruelle. Par conséquent l'objet de son errance relève essentiellement de la quête. Cet objet précis de la quête se construit explicitement lors de toute la trame narrative où les aventures et la

²⁶ Ibid, p : 42

²⁷ Ibid, p : 118

²⁸ Ibid, p : 175.

péripétie sont juxtaposées. Deleuze estime que « *le roman a atteint son achèvement quand il a pris pour personnage un anti- héros, un être absurde, étrange et désorienté qui ne cesse d'errer, sourd et aveugle* »²⁹, or, on pourrait systématiquement aller à l'encontre de la réflexion de Gilles Deleuze en l'approchant au roman *Allah n'est pas obligé*, car si les personnage centraux errent c'est parce qu'ils ont forcément de nombreux messages et leçons à transmettre au monde à propos de leur vagabondage.

La perspective du désenchantement se distingue particulièrement par le sort indésirable du protagoniste. Il ne cesse d'errer à travers l'Afrique avec le simple espoir de trouver sa tante pour « *[manger] tous les jours du riz avec viande de sauce graine. [Lui, il a été] content de partir et [il a] chanté parce qu' [il avait] envie de bien manger du riz avec sauce graine. Walahé !* »³⁰ donc pour lui, partir est excitant alors qu' arriver est frustrant car après le long itinéraire qu'il a fait, Birahima pleure à chaude larme son désespoir et son mécompte à cause de la cruauté du monde africain auquel il appartient « *elle s'inquiétait beaucoup de mon sort, a dit un réfugié de Togobala qui l'avait assistée pendant ses derniers instants. J'ai pleuré à chaudes larmes, [...]. Yacouba a fait des prières et a dit que Allah ne voulait pas que je revoie ma tante ; alors que la volonté d'Allah soit faite sur terre et dans le ciel* »³¹

Donc, il nous semble que l'errance est une situation intensément associée à l'écrivain due à son ressentiment envers les diktats de la société qui ont obligé protagonistes à errer à travers d'autres pays face à une situations conflictuelle à cause de la tyrannie de la classe au pouvoir .En effet, Dominique Combe prétend que « *les études postcoloniales [...] développent inlassablement les représentations littéraires du 'déplacement', de la migration, de l'exil, de l'errance de la 'déterritorialisation' chez les*

²⁹ DEULEUZE, Gilles, PARNET, Claire, *Dialogues*, Ed Flammarion, Paris, 1996, p. 89.

³⁰ Kourouma, Ahmadou, op.cit, p. 33.

³¹ Ibid, p. 218.

auteurs eux-mêmes généralement issus du Tiers Monde »³². De ce point de vue, la représentation de l'errance dans *Allah n'est pas obligé* nous invite typiquement à identifier la position désenchantée qu'adopte Kourouma dans la période post-coloniale.

I. 2.2 Le fétichisme religieux : synonyme d'un monde décadent :

Le continent africain, est connu, depuis la nuit des temps, par la pratique de la sorcellerie et du fétichisme religieux. C'est un fait social et culturel auquel tous les africains nègres croient et toutes les classes sociales en milieu urbain et rural font recours pour atteindre le but ultime. Ces pratiques douteuses du maraboutage prennent de plus en plus de l'ampleur notamment dans l'Afrique post-coloniale car elles occupent une place vénérable dans le fonctionnement de l'homme noir et dans sa façon d'appréhender les choses. D'ailleurs, il n'est même pas question de les remettre en cause parce qu'en fait, elles sont implantées dans les croyances des musulmans mais aussi des chrétiens nègres alors qu'elles sont tout à fait illicites par les deux religions.

De ce fait, le fétichisme devient pour les nègres le quotidien, le sens commun et l'accoutumé. Mais à un moment donné, l'extension de ce phénomène à travers toute l'Afrique est devenue problématique vu les graves répercussions qu'il engendrait. Après être une source spirituelle pour attirer la bienveillance, la grâce et la paix ; le fétichisme désignera plutôt des pratiques ésotériques et des forces inexplicables que le nègre utilisera à son avantage ne se souciant guère des méfaits qui en découlent. Donc ce phénomène irrationnel est devenu une calamité entraînant des massacres, maladies, infertilité, échec, clivage au sein de la famille et même un décès brutal.

³² COMBE, Dominique, « Théorie postcoloniale, philologie et humanisme. Situation d'Edward Saïd », *Revue de la littérature*, Février 2009, n° 154, pp : 118- 134.

Mais pour mieux saisir le terme « fétichisme », il nous paraît intéressant de faire un petit aperçu sur son étymologie. Fétichisme est un terme polysémique ou, comme le signale Paul-Laurent Assoum, est un terme « connoté »³³ qui s'emploie dans différentes disciplines marquant ainsi « *un va-et-vient entre des usages et des régimes conceptuels à la fois diversifiés et solidaires* »³⁴. Alors, au sens propre, le fétichisme désigne le culte et la dévotion des fétiches, il fait son apparition au XVI^{ème} siècle et vient du portugais *feitiço* dérivé du latin *factitius*, c'était ainsi que les portugais baptisaient les objets de culte des populations africaines pendant la colonisation de l'Afrique et qui signifiait aussi « *artificiel [puis] sortilège* »³⁵.

A l'origine, le terme désignait tout objet utilisé comme gri-gri, porte bonheur ou talisman par les autochtones de la Guinée spécifiquement et des pays de l'Afrique de l'ouest généralement. Puis au XIV^{ème} siècle, les marins portugais auraient forgé le terme lorsqu'ils remarquèrent la dévotion des africains pour ces objets à pouvoir symbolique. Au XVIII^{ème} siècle, l'historien français Charles de Brosses a introduit le terme *fétiche* dans la langue française en lui ajoutant le suffixe « isme » afin de montrer que ce culte ne concerne pas que la civilisation de l'Afrique noire mais aussi d'autres cultures et religions telle que la religion païenne, ce terme apparu sous la plume de Charles de Brosse devient ainsi : « *le culte de certains objets terrestres et matériels appelés fétiches [...] et que pour cette raison j'appellerai fétichisme* »³⁶.

Ce terme a gardé un sens péjoratif et un jugement négatif plus particulièrement au XIX^{ème} siècle en raison de son histoire. Il est considéré comme pratique superficielle et immature, Pierre Larousse voyait dans les

³³ ASSOUM, Paul Laurent, *Le fétichisme*, Ed PUF, Paris, 1975, p. 6

³⁴ Ibid, p : 5.

³⁵ Ibid, p : 11.

³⁶ B.LOVE, Brenda (dir), *Dictionnaire des fantasmes et perversions*, La Musardine, Paris, 2014, p. 571.

croyances fétichistes des « *croyances ridicules* »³⁷ et considère le fétichisme comme une « *religion des sauvages qui adorent certains objets naturels, certains êtres physiques, comme un arbre, une pierre, ou bien quelque animal ou encore quelque idole [...] Le fétichisme pris en ce sens, constitue un état de l'humanité, un degré inférieur qui a toujours été et est encore partout le partage d'un grand nombre d'hommes* »³⁸. De ce fait, ces pratiques de la magie qui faisaient preuve de l'authenticité des croyances ancestrales, sont qualifiées, dès lors, par de nombreux chercheurs d'un culte dégénéré et superstitieux vu leur aspect maléfique.

Comme nous l'avons déjà cité, la sorcellerie est implantée particulièrement dans la mentalité du nègre africain, raison pour laquelle la production littéraire d'un tas d'écrivains subsahariens se caractérise par la forte présence de la thématique du fétichisme, à l'instar de l'œuvre kouroumienne notamment dans *Allah n'est pas obligé* qui est l'élément principale de la présente recherche.

Selon Ahmadou Kourouma, l'un des principaux problèmes et obstacles qui font face au chemin évolutif du continent africain au lendemain des indépendances est bien le fétichisme et les traditions superstitieuses. Ces derniers ne symbolisent plus la spiritualité ancestrale de l'Afrique noire mais plutôt la dégénérescence de son peuple vu leurs répercussions catastrophiques sur la société. Dans *Allah n'est pas obligé*, Kourouma congédie explicitement les féticheurs, sorciers, griots, guérisseurs qui se présentent, en premier lieu, comme des conservateurs des valeurs coutumières. Autrement dit, tous ceux qui ont dénaturé les traditions spirituelles autochtones en les mettant au même pied d'égalité avec des escrocs fallacieux qui manipulent perfidement la société.

³⁷ LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Tome 11, Administration du grand dictionnaire universel, Paris, 1866-1876, p. 191.

³⁸ Ibid.

En effet, on trouve ces pratiques « *totémistes* »³⁹ chez la plupart des personnages du roman, motif qui permet à l'écrivain de montrer que la quasi-totalité des africains nègres croient fortement au fétichisme « *Nous étions fort parce que nous croyions à nos fétiches.* »⁴⁰. Le rapport qui s'entretient entre les protagonistes et les objets de culte est un rapport d'attachement singulier et de sacralisation aveugle qui ne cesse de régenter et dominer le monde africain qui se présente dans l'œuvre sur tous les plans. Joseph Ndinda a beaucoup abordé ce rapport indéfectible entre l'homme noir et les fétiches qui le manient : « *De manière générale, l'objet fétiche est censé avoir le pouvoir de protéger contre le sort et les ennemis, de porter bonheur [...] En plus des totems en qui les individus estiment trouver du réconfort, de la protection, de la force, il y a aussi une pléthore d'autres pratiques qui contribuent à asseoir l'osmose entre l'individu et l'invisible* »⁴¹.

Birahima, le narrateur, attache beaucoup d'importance à ce phénomène. Commenant tout d'abord par Balla le guérisseur de sa mère Biafitini qui souffrait de l'ulcère à la jambe :

*Balla [...], le seul cafre du village. Tout le monde le craignait. Il avait le cou, les bras, les cheveux et les poches tout plein de grisgris. Aucun villageois ne devait aller chez lui. Mais en réalité tout le monde entrait dans sa case la nuit et même parfois le jour parce qu'il pratiquait la sorcellerie, la médecine traditionnelle, la magie et mille autres pratiques extravagantes*⁴²

En fait l'ulcère de Biafitini exige d'être traité par la science car il était très sévère. Mais les nègres estiment que c'est une plaie incurable qui s'active sous l'effet des esprits maléfiques, que c'est purement démoniaque. Dés lors, les

³⁹ JEMMALI- FELLAH, Habiba, *Les œuvres de Hélé BEJI, d'Ahmadou KOUROUMA et de Patrick CHAMOISEAU : Entre désaveu et ébranlement*, Thèse de Doctorat, Université de Paris Vincennes-Saint-Denis (Paris 8), 2015, p. 102.

⁴⁰ KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris, 2000, p : 147.

⁴¹ NDINDA, Joseph, *Le politicien, le marabout-féticheur et les griots dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma*, Ed L'Harmattan, Paris, 2011, p. 28.

⁴² KOUROUMA, Ahmadou, OP, Cit. p. 14.

grigris qui encombrant le corps de Balla et son métier de sorcier font de lui un homme légitime auquel tout le monde se fie. On note en outre la forte présence du véreux féticheur Yacouba Alias Tiécoura, il est vu comme un aigrefin qui exploite les enfants soldats et berne les chefs de guerre pour bâtir sa fortune : « *Yacouba lui aussi a commencé à fabuler. [...] Yacouba était parvenu à ensorceler toute une armée[...] Ce n'est pas tout, il est parvenu à rendre tous les guérillons, tous les enfants soldats de Johnny invisibles aux envahisseurs de L'ECOMOG.* »⁴³ ;

*Yacouba est parvenu à le convaincre qu'il devait aller au Liberia et en Sierra Leone. Parce que, dans ces pays, les gens mouraient comme des mouches et, dans les pays où les gens mouraient comme les mouches, les marabouts qui sont capables de sortir un poulet de leur manche gagnent beaucoup d'argent*⁴⁴

Cela nous éclaire en fait sur la naïveté et la sottise de la société africaine qui croit à de tels charlatans. Ces derniers leurrent le nègre passéiste et lui soumettent des normes de vie assujettissantes relevant d'une démocratie basée en réalité sur un ensemble de mensonges. Ce qui pousse systématiquement l'écrivain à qualifier le fétichisme d'absurdité et de connerie démesurée : « *Il fallait trouver une nouvelle stratégie, différente de notre connerie de fétiches. Et Onika, au lieu de se creuser les méninges, a encore fait appel à ces cons au carré de féticheurs* »⁴⁵ et à insister sur le fait que le fétichisme et ces pratiques de maraboutage font véritablement preuve de la décadence intellectuelle de l'homme noir :

Moi alors j'ai commencé à ne rien comprendre à ce foutus univers. [...]Tête brulée avec les fétiches venait de conquérir Niangho ! C'est vrai ou ce n'est pas vrai, cette saloperie de grigri ? Qui peut me répondre ? Où aller chercher la réponse ? Nulle part. Donc c'est peut-être vrai, le grigri...Ou

⁴³ Ibid, pp. 214-215.

⁴⁴ Ibid, p. 47

⁴⁵ Ibid, p. 121

c'est peut-être faux, du bidon, une tricherie tout le long et large de l'Afrique.⁴⁶

Ce passage nous permet de saisir que le fétichisme est parmi les raisons majeurs qui ont entravé l'évolution sur le plan politique ainsi que socioculturel. En l'occurrence, le pouvoir des démagogues naissant dans cette période tente d'opérer une sorte de subjugation, par le biais des traditions ancestrales, à une société attachée amplement aux croyances mythiques et spirituelles. Par conséquent, cela explique admirablement bien le désenchantement de Kourouma car il ne s'attendait point à une telle société étriquée qui se bat jusqu'à la mort par la magie noire et qui rend le fétichisme le centre de ces intérêts.

I.2.3. Oppression des femmes comme constante du désenchantement de Kourouma :

Dans toutes les formes de la littérature subsaharienne, quelle soit écrite par des auteurs occidentaux ou des auteurs noirs, en langue française ou langue créole, les femmes sont restées une image singulière malgré leurs histoires plurielles parce que leur situation est conforme dans toute l'Afrique. En effet, la femme nègre ne détient absolument aucune valeur. Elle est une personne démunie, trahie et privée de ses libertés les plus rudimentaires dans une société sclérosée et trop attachée aux traditions obsolètes.

Dans les milieux familiaux, c'est la femme qui a tendance à être la responsable majeur non seulement de toute la gestion de la maison mais aussi des pratiques qui touchent la culture et les traditions transmises à travers les générations. Par ailleurs elle a toujours eu un statut de marginalisation et d'infériorisation par rapport à celui de l'homme qui est vu comme le souverain

⁴⁶ Ibid, p. 122

tout-puissant en raison de « *la domination masculine [qui] est forte et visible dans les lois* »⁴⁷.

La littérature négro-africaine nous éclaire admirablement bien sur les conditions miséreuses de la femme. Nombreux sont les écrivains qui ont évoqué la place de la femme dans la société africaine tel que Sembene Ousmane, Mongo Béti, Seydou Badian, David Ananou et notamment Ahmadou Kourouma. Ce dernier se rend bien compte du calvaire de la femme dans la période post-coloniale au sein d'une société patriarcale et dans un univers traditionnel fait essentiellement de domination oppressante. Cela le pousse en fait à user de sa plume pour dénoncer cette réalité tragique.

Kourouma laisse entendre explicitement sa déception et sa fureur contre toutes les formes d'assujettissement de la femme africaine. Il s'exprime intensément, à travers ses personnages, sur le vécu féminin dans toute son œuvre notamment dans *Allah n'est pas obligé*.

Le narrateur Birahima milite, avec un style satirique, contre l'extrême injustice que subit la femme dans le monde en général et dans l'univers africain exsangue en particulier. Il la voit toujours sujette à la soumission sur le plan social, politique et moral à l'homme « *Partout dans le monde une femme ne doit pas quitter le lit de son mari même si le mari injurie, frappe et menace la femme. Elle a toujours tort. C'est ça qu'on appelle les droits de la femme.* »⁴⁸. En outre, la femme est la victime par excellence des traditions sectaires telles que l'excision que connaissent pratiquement toutes les femmes nègres dès leur jeune âge :

On a coupé quelque chose à ma mère, malheureusement son sang n'a pas arrêté de couler. Son sang coulait comme une rivière débordée par l'orage. [...]. Donc maman devait mourir sur l'aire de l'excision. C'est comme ça, c'est le prix à payer

⁴⁷ BONI, Tanella, *Que vivent les femmes d'Afrique?*, Ed Karthala, Paris, 2011, p.116.

⁴⁸ KOUROUMA, Ahmadou, *Op. Cit.*, p. 31.

chaque année à chaque cérémonie d'excision, le génie de la brousse prend une jeune fille parmi les excisées. Le génie la tue, la garde comme sacrifice. Elle est enterrée sur place là-bas dans la brousse, sur l'aire de l'excision⁴⁹

Dans ce passage le narrateur stigmatise, de propos délibérés et en usant d'un ton ironique, cette pratique infâme imposée à la femme. Synonyme de souffrance épouvantable, l'excision fait preuve également de la marginalisation de la femme exposée à l'extermination voir la mort pour enfin satisfaire le génie de la brousse et les traditions suprêmes.

Les cas des hommes sorciers accusés des pratiques maléfiques sont innombrables en Afrique, néanmoins on ne peut contester que les femmes restent toujours le bouc-émissaire abject comme les caractérise Suzanne Lallemand « *les mangeuses d'âme* »⁵⁰. Ce problème d'inculper la femme de sorcellerie a pris de plus en plus de l'ampleur au point où on a commencé à l'accabler et l'écraser :

Ma maman était le chef de tous les sorciers et mangeurs d'âmes du village. Quand j'ai appris tout ça, quand j'ai su la sorcellerie de ma mère, quand j'ai su qu'elle mangeait dans sa jambe pourrie, tellement j'étais surpris, estomaqué, que j'ai pleuré, trop pleuré, quatre jours nuit et jour. Matin cinquième jour, je suis parti de la case avec décision de ne plus manger avec maman. Tellement, tellement je la trouvais dégoûtante⁵¹

Mais Birahima ne va pas tarder à se rendre compte que ces déclarations ne sont autres que des superstitions ignobles à l'égard de la femme. Par conséquent, il pressent que sa vie minable n'est que le résultat des malédictions et le mauvais sort que sa mère lui a jetés : « *La mort de maman me fait mal, encore très mal. Parce que les déclarations des vieillards cafres étaient des gros mensonges, ils étaient de fieffés menteurs. Et*

⁴⁹ Ibid, p. 20

⁵⁰ LALLEMAND, Suzanne, *Les mangeuses d'âme : sorcellerie et famille en Afrique*, Ed L'Harmattan, Paris, 1988

⁵¹ KOUROUMA, Ahmadou, op.cit, p.25.

moi, j'ai été avec elle un mauvais et vilain garçon. J'ai blessé maman, elle est morte avec la blessure au cœur. Donc je suis maudit, je traîne la malédiction partout où je vais. »⁵².

Cette scène où la douleur est esthétisée et la désillusion est prédominante démontre merveilleusement bien le désenchantement de Kourouma vis-à-vis de la situation de la femme dans la l'Afrique post-coloniale où règne la violence et les traditions folkloriques. Pour lui, la femme africaine existe depuis la nuit des temps pour être le pilier nourricier qui assure la solidité et la stabilité de la nation comme le déclare Nysymbe Lascony : « *la femme est la coucheuse des nations* »⁵³. Dès lors, Kourouma fait recours à la fiction pour représenter la réalité et lutter contre le phénomène de la tyrannie envers les femmes.

⁵² Ibid, p.30.

⁵³ « La femme dans l'histoire africaine », un entretien proposé par Gabriel Mbaga dans son émission : « l'invité de l'histoire » avril 2014. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=tjCuC-ZcfnE>. Vu le 14 avril 2019.

CHAPITRE II :

Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

II.1. AFRO-PESSIMISME, UN DISCOURS DES SOUCIEUX DE L'AFRIQUE INDEPENDANTE :

Au commencement de la période post-coloniale et le mouvement des indépendances une masse d'optimisme s'est répandue dans toute l'Afrique. On crut un moment qu'une nouvelle ère s'ouvrirait pour l'avenir du continent et que de nouvelles voies se traçaient vers le progrès rapide. Mais très vite, cette sensation de jubilation cède pleinement la place à la déception et la liberté réelle à l'illusoire. En effet, dans cette période post-coloniale l'Afrique assiste à de nombreuses difficultés d'ordre politique (despotisme, coup d'état et guerres tribales) ainsi qu'économique et culturel (sous développement, écoles délabrées et décadence intellectuelle).

L'écrivain Alain Mabanckou transcrit particulièrement ce sentiment de déception en disant : « *Nous avions longtemps rêvé des soleils des Indépendances. Lorsque ceux-ci se sont levés, nous avons fermé les yeux tant la lumière nous éblouissait. En les rouvrant, nous avons vu des États ressemblant à des ombres mouvantes gouvernées par des ogres dont l'appétit croissait au rythme de nos angoisses* »¹. Etouffé par la misère profonde dans un continent qui se perd au milieu des catastrophes inouïes, l'africain se trouve figé et en proie d'une asphyxie morale perdant toute espérance de changement et de développement. Toutes ces difficultés que connaît l'Afrique dans cette période ont nourri essentiellement la thématique de « l'afro-pessimisme ».

Afro-pessimisme est un terme à la mode apparue pour la première fois en France. En effet, il n'existe pas assez de recherches consacrées à l'étude de ce concept mise à part quelques critiques qui l'ont mentionné de passage dans leurs travaux notamment celui d'Achille Mbembe, Yves Clavaron et Jean-François

¹ GASSAMA Makhily (dir.), *50 ans après, quelle indépendance pour l'Afrique ?*, MABANCKOU, Alain, « Les Soleils de ces indépendances », Philippe Rey, Paris, 2010, p. 284.

Bayart². Par « afro-pessimisme », on entend une sensation de malaise qu'éprouve le nègre et qui le pousse à se déprendre de toute idée positive liée à l'avenir et au développement du continent noir. Autrement dit, il se fonde sur l'idée que les africains acceptent avec résignation leur propre sort. Ils admettent fortement que l'épanouissement n'aura jamais lieu en raison des circonstances défavorables de l'Afrique. Guerre, famine, escroquerie, mauvaise gouvernance, tyrannie en sont les principales causes qui freinent l'évolution sur tous les plans.

De ce fait, le nègre se voit désormais l'homme indigne de respect qui n'est pas fait pour la paix ni pour vivre honorablement. Par conséquent, le pessimisme radical du nègre est non seulement un simple état d'esprit qui consiste à voir le mauvais côté de la chose et la moitié vide du verre mais ce terme a, en effet, une portée philosophique plus profonde car il s'agit, en l'occurrence, de la conception négative de l'homme noir vis-à-vis de son existence, de tout ce qui l'entoure, voire de tout l'univers. Comme le prétend Christophe Bourrau : « *Par pessimisme radical il faut entendre une vision négative du monde ontologiquement fondée, interprétant le mal (la souffrance et l'injustice) comme la suite nécessaire de l'essence et de la racine du monde* »³.

La quasi-totalité des africains s'est littéralement corrompus avec l'optimisme du lendemain des indépendances. En effet, quarante années de désenchantement ont pleinement nourri le sentiment de pessimisme chez tous les africains de toute classe sociale notamment l'écrivain. Ce dernier se sert de sa plume pour extérioriser ce sentiment de malaise et adopter une attitude pessimiste à l'égard du continent. « Afro-pessimisme » renvoie en général aux discours écrits par des écrivains hargneux qui traduisent leur mécontentement à

²Le terme « Afro-pessimisme » a été corrélé aux travaux de J-F Bayart. Achille Mbembe a bien traité la notion d'afro-pessimisme dans son ouvrage *De la Postcolonie*. Quant à Yves Clavaron, il a consacré toute une section qui explique l'afro-pessimisme de Kourouma dans son livre *Poétique du roman postcolonial*.

³BOURRAU, Christophe, *Schopenhauer*, Ed les belles lettres, Paris, 2013, p.132.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

travers des propos acerbes destinés aux despotes et aux fossoyeurs de l'Afrique post-coloniale. C'est pourquoi ces discours sont qualifiés, en règle générale, de discours virulents et incisifs tel que le confirme Achille Mbembe :

*Gouverné par la haine et l'exécration des Noir, puis par le mépris du continent et de tout ce qu'il représente, le discours afro-pessimiste est un discours malveillant et irrationnel. De manière générale, on le reconnaît à sa manière d'expression [...]. Discours d'une certaine forme de folie donc, parfois insensé, souvent distrait, jamais loin de l'injure.*⁴

Cette période a eu le mérite de faire jaillir de nouvelles plumes iconoclastes notamment celle d'Ahmadou Kourouma, écrivain d'une grande importance de la deuxième moitié du XXème siècle. Il décide délibérément d'adopter une posture pessimiste en raison des calamités qu'a générées l'Afrique indépendante et la perpétuation du malheur dans une atmosphère néocoloniale. Toute l'œuvre de Kourouma est une série de malheurs et de violence dans laquelle la conception du pessimisme est une perspective prédominante notamment dans *Allah n'est pas obligé* qui est l'objet d'étude de la présente recherche.

C'est un roman qui témoigne des troubles profonds des africains face à l'atrocité des guerres et l'absurdité de la classe au pouvoir dans un continent sans avenir d'où le pessimisme de l'écrivain. De ce fait, nous allons essayer d'examiner, à partir de ce roman, la concrétisation du pessimisme de l'auteur à travers : son style d'écriture curieux, le jeu des personnages qu'il met en scène ainsi que la représentation du cadre spatial dans lequel se déroulent les événements du récit

⁴ MBEMBE, Achille, *De la Postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Ed Karthala, Paris, 2000, p.9.

II.2. LA SUBVERSION DE LA LANGUE KOUROUMIENNE :

Depuis sa parution, l'écriture kouroumienne a beaucoup surpris le lectorat francophone et a été tant critiquée par les milieux intellectuels. En effet, Kourouma est resté, pendant une longue période, l'écrivain le plus contesté de la littérature subsaharienne. Les critiques désapprouvent carrément la langue qu'il utilise vu qu'elle ne suit pas les normes classiques de la grammaire française au point où ils admettent que ce style d'écriture est dû indéniablement à la non maîtrise de Kourouma de la langue de Molière. C'est effectivement la raison pour laquelle les éditions de Seuil ont refusé d'éditer son tout premier roman *Les soleils des indépendances* ce qui le pousse, en effet, à répliquer à ces critiques dans une interview en disant :

Je ne cherche pas à changer le français. Ce qui m'intéresse, c'est de reproduire la façon d'être et de penser de mes personnages, dans leur totalité et dans toutes leurs dimensions. Mes personnages sont des Malinkés. Et lorsqu'un Malinké parle, il suit sa logique, sa façon d'aborder la réalité. Or cette démarche ne colle pas au français: la succession des mots et des idées, en malinké, est différente. Entre le contenu que je décris et la forme dans laquelle je m'exprime⁵

Ces propos de Kourouma nous éclairent bien sur son intérêt qui n'est absolument pas de mettre en harmonie le français avec ses pensées malinkés mais plutôt de se servir du Français comme butin de guerre pour communiquer ses idées en malinké comme le souligne J.M Moura : « *l'interlangue de Kourouma marque bien un passage, un nouveau rapport au Français, dépouillé de la dévotion du bon écolier pour laisser entendre la parole [...] de la nouvelle Afrique* »⁶. En outre, afin d'écrire *Allah n'est pas Obligé* et pour y déceler sa posture pessimiste, il s'est d'abord

⁵ « Ahmadou Kourouma ou la dénonciation de l'intérieur », propos recueillis par René Lefort et Mauro Rosi, http://www.unesco.org/courier/1999_03/fr/dires/txt1.htm, consulté le 20 mai 2019,

⁶ MOURA, J.Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, Ed PUF, Paris, 2007, p. 101.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

affranchi de toutes les règles traditionnelles de l'écriture romanesque et a déconstruit toutes les structures conventionnelles du Français standard.

En effet, on constate d'emblée une sorte de familiarité mêlée de grossièreté du narrateur dans sa manière de raconter l'histoire ne se souciant guère des normes de la langue. Dès le début de l'histoire, Birahima se présente comme l'enfant qui ne fait que baragouiner le français n'ayant pas le moindre désir de s'améliorer : « *M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça* »⁷. En réalité, cette déclaration ne fait pas preuve de l'incapacité linguistique de Birahima mais elle est due essentiellement à la défiance et à l'aquoibonisme du narrateur vis-à-vis de tous ce qui l'entoure.

Il faut souligner que la seule préoccupation de Birahima est de se faire comprendre par tous les lecteurs : « *mon blablabla est à lire par toute sorte de gens : des toubabs (toubab signifie blanc) colons, des noirs indigènes sauvages d'Afrique et des francophones de tout gabarit (gabarit signifie genre)* »⁸ d'où la nécessité d'employer des dictionnaires afin de pouvoir transposer ses réflexions malinkés tout en gardant la légitimité de chaque mot et expression : « *Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires[...]Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer* »⁹. Ce recours constant aux dictionnaires s'explique par le fait que la langue française est entièrement insuffisante pour bien circonscrire l'univers des personnages nègres et représenter la réalité africaine contemporaine, ce qui conduit Kourouma à enlever le sens celté que porte le mot français pour ensuite le charger d'un contenu malinké. De surcroît, l'usage des dictionnaires est certes pour expliquer les mots rebelles de Birahima mais aussi pour montrer l'importance de l'hybridité

⁷ KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Ed du Seuil, Paris, 2000, p. 07.

⁸ Ibid, p.09.

⁹ Ibid.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

langagière dans le roman qui fait que l'idée transmise par Kourouma soit authentique.

L'écriture kouroumienne s'avère être donc une écriture originale voire transgressée qui prend le revers de la grille des règles. En effet, cette transgression surprend au départ le lecteur car ce dernier se trouve face à une nouvelle forme stylistique constituée de chants, de proverbes, de jeux de mot et d'oralité dans une ambiance malinké comme le souligne Paul Marie Jeusse : «*Le lecteur est frappé d'emblée par la truculence de cette langue. En manipulant avec art le français, Ahmadou Kourouma restitue très souvent le ton et le rythme de la langue orale utilisée par les Malinkés* »¹⁰.

Or, cette subversion n'est pas uniquement un fait esthétique mais aussi politique, idéologique et éthique car, à travers sa rupture des normes classiques, l'auteur tâche en premier lieu d'exposer sa lutte anticonformiste contre tous les codes traditionnels de la société négro-africaine et laisse entendre, en dernier lieu, son bouleversement à la suite de son pessimisme à l'égard de la situation épineuse de l'Afrique indépendante sur tous les plans.

Ce qui s'accorde en l'occurrence avec l'idée de Victor Hugo qui prétend que *la forme, c'est le fond qui remonte à la surface*. En fait, le renversement de la syntaxe (l'absence des déterminants dans « *matin cinquième jour, je suis parti de la case avec décision de ne plus manger avec maman* »¹¹ par exemple) insinue le chaos social qui s'exprime dans la trame narrative à travers le vécu des personnages ; et la non concordance des temps (comme le remarque Gassama à l'encontre de tous les francophones d'Afrique : « *N'avoir pas la notion du temps parce que les différents modes*

¹⁰ JEUSSE, Marie-Paul, *Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma. Étude Critique*, Ed Fernand Nathan, Paris, 1984, p.95.

¹¹ KOUROUMA, Ahmadou, *op.cit*, p. 25.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

temporels sont confusément exprimés dans les langues africaines»¹²) fait allusion à l'Afrique désillusionnée et bouleversée dans la période dite post-coloniale.

En effet, Le recours à la subversion linguistique chez Kourouma se traduit notamment par la grossièreté effrénée du narrateur tout au long de l'histoire relevant de son traumatisme provoqué par la cruauté du continent noir : « *suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard*¹³ ». En outre, le ton sans vergogne du narrateur Birahima relève essentiellement de son indifférence et son désinvolture excessives engendrées par l'atrocité des guerres qui lui attribue un pouvoir-dire démesuré : « *entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures.* »¹⁴ .

L'univers de la guerre auquel appartient le narrateur, donc l'écrivain, est un univers inhumain et infernal. Néanmoins, le désarroi de Birahima ne l'empêche absolument pas d'embrasser une écriture narrative ludique, bouffonne et surtout injurieuse « *C'était un centre de rééducation. (Dans le Petit Robert, rééducation signifie action de rééduquer, c'est-à-dire la rééducation. Walabé ! Parfois le Petit Robert aussi se fout du monde.)* »¹⁵ . On note ainsi une influence extrême de la grossièreté des jurons sur le discours de Birahima : « *Je ne dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés : Merde ! Putain ! Salaud ! J'emploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.)* »¹⁶ .

Et une récurrence excessive des injures au point où le narrateur clôture pratiquement chaque paragraphe, voire chaque phrase par un gros mot (« faforo » (sexe de mon père) 53 fois, « gnamokodé (bâtard ou bâtardise) 30 fois). Ce

¹² GASSAMA, Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Khartala, Paris, 1995, p. 37.

¹³ KOUROUMA, Ahmadou, *op.cit.*, p. 08.

¹⁴ Ibid, p.09.

¹⁵ Ibid, p.69.

¹⁶ Ibid, p. 08.

langage déchainé de Birahima s'est systématiquement mué en une poétique de l'insolence qui fait écho à son indifférence et son pessimisme à l'égard de tout ce qui pourrait se produire à l'avenir.

Kourouma, pour faire parler son personnage ingénu, a délibérément opté pour un langage dépouillé, spontané et sans esthétisme. En réalité, le narrateur n'a ni la force ni l'intention d'enjoliver son discours : « *je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je suis qu'un enfant* »¹⁷ car il est complètement abattu par le spectacle de la brutalité qu'offre le continent noir. Par ailleurs, cette incapacité langagière met en scène l'impuissance de Birahima à exprimer la cruauté des guerres tribales ; son impuissance à manifester son plus grand désarroi et surtout son incapacité à prévoir une Afrique saine, paisible, prospérant entre des mains honnêtes et dévouées. A ce titre, il nous semble que la décadence du style kouroumien est l'une des preuves majeures qui explique le pessimisme intense qui envahit Kourouma.

II. 2.1. L'ironie corrosive : signe de révolte et de déception :

L'œuvre kouroumienne se veut généralement l'œuvre la plus étudiée par la critique dans le domaine littéraire vue originalité. En effet, Ahmadou Kourouma doit une grande part de sa singularité à la prédominance de l'oralité, à la créolisation du français et notamment à l'ironie mordante que l'écrivain s'en sert pour adopter une posture critique et surtout pessimiste.

L'expression de l'ironie chez Kourouma dans *Allah n'est obligé* se révèle essentiellement par une écriture triviale aux effets comiques et caustiques à l'unisson. Elle s'effectue au moyen de proverbes sarcastiques et des métaphores expressives auxquels viennent s'ajouter des jurons outrageusement répétés dans le but de dénoncer certaines idéologies politiques et socioculturelles qui ont fait que l'auteur soit persuadé que toute chose relatif à l'Afrique tournera mal.

¹⁷ Ibid.

Tout d'abord, par le biais du langage enfantin de Birahima, l'auteur arrive à révéler, avec un ton ironique, ses sentiments de révolte à propos des questions théologiques considérées comme le soubassement sur lequel repose la société africaine. Il rattache les croyances religieuses à l'aspect absurde et insouciant du divin vis-à-vis des prières instantes du nègre. Nous constatons, en ce sens, un emploi répétitif de Birahima de la formule : « *Allah dans son immense bonté ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée* »¹⁸ dans un contexte inapproprié ce qui lui enlève carrément le sens éthique qu'il devrait avoir.

De ce fait, le narrateur essaye de légitimer les vols et pillages qu'il a fait pour apaiser sa faim soi-disant parce que le bon Dieu ne laisse jamais vide une quelconque bouche : « *On bouffait très mal, [...]. J'ai tout de suite cherché une solution [...] Nous avons pillé et chapardé de la nourriture. Chapardé de la nourriture n'est pas dérober parce que Allah, dans son excessive bonté, Allah n'a jamais voulu laisser vide pendant deux jours une bouche qu'il a créée* »¹⁹.

On discerne de cette ironie une sorte de lamentation faite essentiellement de fulmination des reproches contre le Créateur et d'aversion profonde pour un régime tyrannique. Par conséquent, Ce proverbe nous éclaire bien sur la vision sombre du narrateur qui est porté à être déçu et qui voit tout en noir au point de se permettre de douter de la bonté de Dieu envers ses créatures.

Nous notons également une portée purement absurde quant à certaines tournures ridicules que le narrateur utilise notamment lorsqu'il parle de la souffrance que sa mère a connue à cause de son ulcère à la jambe: « *Arrête les sanglots, disait grand-mère. C'est Allah qui crée chacun de nous avec sa chance, ses yeux, sa taille et ses peines. Il t'a née avec les douleurs de l'ulcère... [...] Allah ne donne pas de fatigues sans raison. Il te fait souffrir sur terre pour te purifier et t'accorder demain le paradis,*

¹⁸ Ibid, p.41

¹⁹ Ibid, p.133.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

le bonheur éternel »²⁰. Ces propos de la grand-mère montre bien l'ironie burlesque de l'écrivain concernant le sort de l'homme noir. En effet, il ne voit pas l'intérêt de dévier le cours du misérable destin et de sortir de sa condition car, pour lui, l'Afrique est dans des conditions pitoyables et elle continuerait, à coup sûr, à l'être en raison des problèmes énormes qui touchent le continent noir dans l'ordre politique ainsi que socioculturel.

Dans ce roman, Kourouma se sert sciemment de l'ironie dans toutes les scènes même dans celles des guerres tribales les plus virulentes : « *Un officier fit du cœur de Samuel Doe une brochette délicieuse et le vautour royal fit de ses yeux un déjeuner raffiné en après-midi sous l'œil toujours brumeux de Monrovia* »²¹. On assiste dans ce passage à des atrocités épouvantables et des actes odieux. Or, ce qui nous paraît d'emblée discordant c'est la manière sarcastique de l'enfant à relater l'effroyable scène. En fait, l'auteur peint Birahima, un narrateur presque blasé qui raconte avec humour et passion l'atroce souffrance que vivent les africains. A travers cette caricature symbolique, Kourouma reflète l'image d'une Afrique indifférente voire défaitiste qui se sied dans son propre malheur.

Une contradiction évidente intervient entre le style de narration et la réalité, l'histoire elle-même : l'ironie rend compte de la douleur et l'humour épouse le contenu tragique du roman pour insinuer un message surchargé : le nègre s'est parfaitement habitué au malheur au point de se persuader que son existence rimera toujours avec mal être et malchance.

Par voie de conclusion, on peut dire que par l'humour acerbe, Kourouma réussit à faire transposer la triste réalité de l'Afrique indépendante d'où son inquiétude pour l'avenir. Ce qui pousse, en effet, Laditan à affirmer cela avec un

²⁰ Ibid, p.15

²¹ Ibid, p. 142.

ton interrogatif : « *Les vérités indéniables ne sont-elles pas mieux exprimées en riant ?* »²².

II. 3. DE LA LUNE À LA RUINE: BIRAHIMAN, UN SYNONYME DU CHAOS FATAL :

Kourouma, à travers *Allah n'est pas obligé*, tente en réalité de mener une lutte fervente et acharnée contre toutes les formes de néocolonialisme de l'Afrique indépendante. Son texte romanesque est en principe plus proche d'une réalité africaine frappée au coin du chaos total, de l'absurdité et de la tyrannie arbitraire de la classe au pouvoir. Ainsi, en essayant de dessiner dans son œuvre de fiction l'image réaliste de l'Afrique post-coloniale, Kourouma laisse paraître une conception de plus en plus désolée que s'est faite du monde noir.

Selon ce qui a été convenu, l'univers fictif des personnages est intrinsèquement attaché à la réalité, autrement dit, au moyen des personnages fictifs, l'écrivain tâche de traduire scrupuleusement la fatalité qui s'abat sur le continent noir au lendemain des indépendances. Ce qui s'accorde, en effet, avec l'idée de J-P Goldenstein qui prétend que : « *La présentation de la personne semble être une donnée essentielle de la fiction romanesque. Elle constitue en tout cas sans conteste « l'un des point de fixation' traditionnels de la critique et des théories de la littérature* »²³.

Il faut souligner que c'est à travers Birahima, un jeune narrateur, que Kourouma nous éclaire sur son pessimisme qui habite l'œuvre et qui vient marquer le sort de tous les personnages fictifs. En fait, *Allah n'est pas obligé*, expose la malédiction qui suit l'enfant dès les premières pages du roman. Par l'omniprésence de cette malédiction, on comprend que le mal du pessimisme colore la conception que fait Birahima de sa vie :

²² LADITAN, Affin « Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma ou la romance de la vérité », *Neobelicon*, volume 28, Décembre 2001, pp.233-242. P.241.

²³ GOLDENSTEIN, Jean Pierre, *lire le roman*, Ed De Boeck, Bruxelles, 2005, p. 43.

À partir de ce jour, j'ai su que j'avais fait du mal à ma maman[...]. Ma maman ne m'a rien dit mais elle est morte avec la mauvaiseté dans le cœur. J'avais ses malédictions, la damnation. Je ne ferais rien de bon sur terre. Je ne vaudrais jamais quelque chose sur cette terre. Peut-être je vous parlerai plus tard de la mort de ma maman. Mais ce n'est pas obligé ou indispensable d'en parler quand je n'ai pas envie. Faforo²⁴

Birahima, à travers ce passage, dessine une image trop conforme à sa destinée inquiète et agitée. La perte de sa mère l'a profondément marquée et a été vécu par lui comme un traumatisme. Donc c'est surtout sur la condition pitoyable de la femme que le narrateur crie son désarroi pour se soulever contre toute sorte d'injustice à son égard.

De surcroît, avant même d'aller chercher sa tante, Birahima sait très bien qu'il est destiné à être malheureux et que le mauvais sort s'acharnera sur lui toute sa vie à cause de la malédiction que lui a jetée sa mère : « *une chouette a fait un gros froufrou et est sortie des herbes et a disparu dans la nuit. J'ai sauté de peur [Tiécoura] a dit qu'une chouette qui sort à gauche du voyageur est mauvais présage pour le voyage. (Présage signifie signe par lequel on préjuge de l'avenir.)* »²⁵. A partir de ce moment là, l'infortuné enfant embrasse des croyances fatalistes d'où son désespoir et son défaitisme absolu.

L'Afrique ravagée par les guerres civiles est spécifiquement prédominée par des figures masculines qui se présentent, en effet, comme des chefs de gang les plus brutaux tels que : Charles Taylor, Prince Janson, El Hadji Koroma ou encore Samuel Doe :

Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le

²⁴ KOUROUMA, Ahmadou, op.cit., p. 26

²⁵ Ibid, p.43

*monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer
librement les innocents, les enfants et les femmes*²⁶

En raison de cette bêtise humaine dans une jungle intolérable, Birahima se trouve complètement déconcerté n'ayant plus la capacité de choisir des mots convenables pour exprimer l'atrocité des guerres et des despotes. Par ailleurs, l'état d'esprit morose du narrateur dans ce passage s'explique par la manière dont il perçoit les séquelles affreuses de la guerre. La subdivision territoriale, la balkanisation du continent et l'expansion du système tribal, l'endurcissement vis-à-vis des massacres ainsi que la réticence de l'étranger font de Birahima un enfant pessimiste « *sans peur ni reproche* »²⁷ pour qui l'inhumanité et la sauvagerie feront désormais parties de ses attributs enfantins.

La déception et le pessimisme continus de Birahima se traduisent typiquement par ses jugements ironiques à l'égard de la volonté de Dieu. En effet, il met en scène l'injustice divine qui s'abat sur tout le continent noir comme le démontre merveilleusement bien le titre complet et définitif du livre « *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ces choses ici-bas* »²⁸. Il voit qu'Allah n'a pas du tout pas été juste dans ce qui se passe sur terre d'autant plus que lui, un jeune innocent et naïf, fut entraîné dans les tueries sans qu'Allah, son créateur et son protecteur, ne puisse épargner son enfance innocente des assassinats de masse.

Cela signifie donc qu'Allah n'est mêlé ni de près ni de loin à ce qui se passe en Afrique d'autant plus qu'il nous a créés et nous a responsabilisés. En d'autres termes, les guerres et la situation indésirable du continent ne sont absolument pas de la faute d'Allah mais celle des hommes noirs. De ce fait, le titre ironique que décide Birahima pour son *blablabla*²⁹ est largement révélateur de

²⁶ Ibid, p.49.

²⁷ Ibid, p;35.

²⁸ Ibid, p;07.

²⁹ Ibid

sa vision pessimiste du monde noir où règne un chaos total. Ce pessimisme qui réside surtout dans le refus de pointer un doigt accusateur sur l'étranger pour dire qu'il n'y ait que l'africain qui est le responsable de tous les malheurs qu'il subit.

On assiste donc dans ce roman à une esthétique du chaos total. Tout se détériore. L'absence des normes en est la cause principale d'où le débordement de la violence qui s'exprime à travers les comportements des personnages. En fait, Birahima, l'enfant soldat indiscipliné, se rend bien compte que dans la société négro-africaine l'homme bienséant et digne de respect est celui qui obéit aux dogmes sociétaux.

Néanmoins, il atteste que le monde cruel auquel il appartient l'a systématiquement rendu un enfant indifférent et surtout indocile : « *Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre... Il ne cause pas comme un oiseau gendarme dans les branches de figuier. [...]. Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures* »³⁰. Il s'agit là d'une image très bouleversante et critique du jeune Birahima, une image d'un enfant déraisonnable, spontané, et indéterminé qui est en conflit incessant contre une vie sinistre, une vie à l'envers. Il s'exprime sans langue de bois et avec un langage pétri de violence afin de refléter l'image réelle du continent.

A vrai dire, il est extrêmement abattu par le désespoir à la vue d'une Afrique morbide qui ne cesse de s'anéantir à cause de son peuple sanguinaire : « *Nous avons laissé Kik aux humains du village alors que Sarah avait été abandonnée aux animaux sauvages, aux insectes. Qui des deux avait le sort le plus enviable ? Certainement pas Kik. C'est la guerre civile qui veut ça. Les animaux traitent mieux les blessés que les hommes.* »³¹. Kourouma essaye d'indiquer, à travers ce passage surchargé de sens profond, à quel point le nègre est capable d'être

³⁰ Ibid, p.09.

³¹ Ibid, p.94.

inhumain. Ce passage dit clairement le défaitisme de l'auteur qui traduit son immense regret face à la monstruosité de la race nègre. Donc, figurativement, le mauvais sort de Birahima n'est autre que la funeste réalité du continent noir dans la période dite post-coloniale.

II. 4. L'ILLUSTRATION DU PESSIMISME À TRAVERS L'ESPACE :

Au même titre que l'intrigue, le point de vue narratif, le temps ou les personnages, l'espace est considéré comme un élément essentiel constitutif du roman. En effet, de nombreuses études consacrées à l'analyse de l'espace romanesque prouvent que cet élément principal pourrait, lui seul, être un révélateur du sens de l'œuvre tel que l'affirment Roland Bourneuf et Réal Ouellet dans *L'univers du roman* : « loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime dans des formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre ».³²

Loin d'être une simple description du cadre matériel où se déroulent les événements, la représentation de l'espace est étroitement liée aux personnages et leur évolution dans l'intrigue car elle tâche essentiellement de refléter leur psychologie ainsi que les idées de l'auteur : « l'espace est organisé avec la même rigueur que les autres éléments, il agit sur eux, en renforce l'effet et, en fin de compte, exprime les intentions de l'auteur »³³.

Le cadre spatial dans lequel se déroule l'intrigue d'Allah *n'est pas obligé* à une portée symbolique car il vise notamment à ancrer l'histoire fictive dans le réel à travers le personnage de Birahima. La nature affreuse de l'espace décrite par le narrateur comprend des villes, des villages, des camps militaires et des brousses les plus enflammées par les guerres tribales dans l'ouest de l'Afrique. L'histoire commence pratiquement à Togobala, un petit village en Côte d'Ivoire où se trouve toute la concession familiale de Birahima y compris la brousse dans

³² BOURNEUF, Roland, OUELLET, Réal, *L'univers du roman*, Ed PUF, Paris, 1995, p : 45.

³³ Ibid, p.60.

laquelle il a passé la plus part de son temps « *j'étais un bilakoro au village de Togobala. [...] Je courais dans les rigoles, j'allais aux champs, je chassais les souris et les oiseaux dans la brousse. Un vrai enfant nègre noir africain broussard* »³⁴.

Par ailleurs, Birahima, depuis qu'il était petit, garde un souvenir très malheureux de la case de sa maman ;

La première chose qui est dans mon intérieur [...] quand je pense à la case de ma mère, c'est le feu, la brûlure de la braise, un tison de feu. [Maman] me poursuivait, [...] Je suis allé trop vite, trop loin, je ne voulais pas me faire rattraper. J'ai foncé, j'ai bousculé dans la braise ardente. La braise ardente a fait son travail, elle a grillé mon bras ³⁵

Cet espace de la case maternelle qui est censé être le milieu le plus tendre et qui est porté à éveiller les souvenirs les plus chers, se révèle pour Birahima comme une pépinière d'effroi et de malheur prévoyant ainsi la malédiction qui dévorera sa vie dans les jours à venir.

Les mésaventures et les malchances du narrateur enfant débutent en réalité avec le développement et la permanence de l'ulcère à la jambe de sa mère. Ce dernier est né véritablement dans l'espace de l'air de l'excision qui reste toujours inconnu : « *Personne dans le village de Togobala ne savait d'avance dans quelle savane aurait lieu l'excision* »³⁶ dans cet espace maudit d'excision, la mère faillit mourir car le sang n'a pas cessé de couler et l'exciseuse et son fils qui voulais l'épouser ont lancé un mauvais sort contre la jambe de la mère de Birahima. A travers une peinture atroce de l'air de l'excision qui a eu lieu dans une brousse inconnu et maudite, Kourouma tente de communiquer son pessimisme et son aversion vis-à-vis de ces pratiques néfastes. Il les condamne fermement car cela empêche la femme de s'émanciper et la réduit non seulement moralement mais

³⁴ KOUROUMA, Ahmadou, op.cit, p :11.

³⁵ Ibid, pp.9-10.

³⁶ Ibid, p.19.

aussi physiquement. Il est pessimiste à l'égard des nègres irrationnels et sournois qui souhaitent participer activement au développement du continent tout en liant les traditions africaines à l'excision, ce crime abominable.

Birahima quitte rapidement la case maternelle après être informé de la sorcellerie puissante de sa mère « *[ma maman] était le chef de tous les sorciers et mangeurs d'âmes du village.[...] Quand j'ai appris tout ça[...]e suis parti de la case[...]Je suis devenu un enfant de la rue. Un vrai enfant de la rue qui dort avec les chèvres et qui chaparde un peu partout dans les concessions et les champs pour manger.* »³⁷ Cette nouvelle va provoquer chez Birahima une sensation de pessimisme qui se manifestera crescendo dans sa description du monde noir auquel il appartient et notera une rupture totale avec l'espace de la case familiale.

Dés lors, commencent les tribulations désagréables de Birahima accompagné de Yacouba alias Tiécoura à travers le Liberia et la Sierra Leone, des espaces enflammés par des guerres civiles virulentes. En traversant le Liberia et la Sierra Léone « *le bordel au carré [...], le bordel au simple* »³⁸, Birahima dresse une image désastreuse des pays où règne le chaos total. Ce lieu bouleversé par « *les bandits de grand chemin* »³⁹ nous transpose effectivement une image sincère et véridique de la condition exécrationnelle des enfants-soldats dans une société disloquée « *Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah* »⁴⁰.

Le paysage décrit par Kourouma de la guerre tribale qui accable l'enfant-tueur ainsi que l'avenir de tout le continent montre le point culminant du

³⁷ Ibid, p. 25.

³⁸ Ibid,p.161.

³⁹ Ibid, p. 49.

⁴⁰ Ibid, p. 118.

désenchantement au lendemain des indépendances, du pessimisme et de la perte de sens à l'égard de la situation en Afrique subsaharienne.

Par ailleurs, Kourouma mentionne dans le récit plusieurs camps état-major des chefs de gang au Liberia comme en Sierra Leone qui participent à la détérioration des conditions des pays et incitent à la guerre civile : le camp de l'ULIMO, du NPFL, et de prince Jonson au Liberia et le camp du RUF et de Johnny Koroma en Sierra Leone. Quoique ces camps de concentration soient dans des milieux divers guidés par des despotes différents ils partagent tous le même intérêt : avoir l'autorité et le droit de vie et de mort de personnes, à titre individuel ou collectif et s'accrocher au pouvoir à tout prix : « *À Zorzor, le colonel Papa le bon avait le droit de vie et de mort sur tous les habitants. Il était le chef de la ville et de la région et surtout le coq de la ville. À faforo* »⁴¹.

Ces espaces où règne le chaos total traduisent, d'un autre côté, la dégradation des valeurs morales nègres qui sont primordiales pour maintenir une société saine et vertueuse : « *Dans la prison, tout était mélangé, des prisonniers de guerre, des prisonniers politiques et des prisonniers de droit commun. Il y avait aussi une catégorie de prisonniers qu'on ne pouvait caser dans aucune des catégories : c'étaient les maris des femmes que le colonel Papa le bon avait décidé d'aimer.* »⁴².

Il faut noter, par ailleurs, que le protagoniste, dès le début de l'histoire, ne cesse de se déplacer dans les zones infernales du Liberia et de la Sierra Leone afin de trouver sa tutrice. Cependant, ces espaces damnés dépeignent la disparition de l'objet de la quête, la tante Mahan. Ils symbolisent, donc, l'échec de Birahima à retrouver le bonheur et la paix rendus impossible par la situation de l'Afrique post-coloniale « *Elle s'inquiétait beaucoup de mon sort, [...]. J'ai pleuré à*

⁴¹ Ibid, p.71

⁴² Ibid, p .69.

chapitre II: Afro-pessimisme comme discours gouverné par la violence

chaudes larmes [...]Yacouba a fait des prières et a dit que Allah ne voulait pas que je revoie ma tante »⁴³ ; chose qui l'étouffe et le pousse systématiquement au pessimisme.

Par voie de conclusion, il nous paraît que les attentes de Kourouma, au lendemain des indépendances, étaient assoiffées par la quête d'une vision d'une Afrique meilleure après être entravée par la colonisation. Mais, au lieu d'être un continent épanoui qui aspire à la meilleure façon pour prospérer. L'Afrique s'avère par contre une contrée de misère et d'ignominie qui provoque une sensation de pessimisme chez l'écrivain ainsi que chez tous les Africains.

⁴³ Ibid, p.218.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Conclusion générale

Au cours de ce modeste travail de recherche intitulé : « le désenchantement et l'afro-pessimisme dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma » nous avons essayé de comprendre la position qu'adopte Kourouma dans la période post-coloniale en Afrique et de décoder les messages implicites qu'il tâche de transmettre.

A travers les deux chapitres, nous nous sommes penchés, plus particulièrement, sur l'étude du discours kouroumien dans *Allah n'est pas obligé* qui s'avère être un discours désillusionné et pessimiste à l'unisson.

Ainsi, nous avons essayé, à travers le premier chapitre de déceler le désenchantement de l'écrivain qui se révèle majoritairement chez les personnages. D'abord, à travers l'errance du protagoniste dans une Afrique enflammée de guerres à la recherche du bonheur et de la tranquillité perdus, l'écrivain a réussi à faire communiquer son plus grand désenchantement dû à son ressentiment envers les diktats de la société et la tyrannie de la classe au pouvoir. Ensuite, Kourouma exprime également sa déception absolue quant aux pratiques maléfiques qui font preuve de la décadence intellectuelle et culturelle de l'homme noir. Il ne s'attendait guère à une telle société étriquée qui rend le fétichisme le centre de ses intérêts. L'auteur nous invite essentiellement à découvrir le timbre désenchanté de son écrit lorsqu'il aborde la thématique de la femme. Il laisse entendre explicitement sa désillusion à l'égard d'une société sclérosée, patriarcale et de plus en plus oppressive à l'encontre des femmes. De ce point de vue, nous pouvons dire que ces résultats confirment notre première hypothèse.

A travers son discours postcolonial, Kourouma a pu mettre en évidence sa posture envers les conditions de l'Afrique indépendante. En fait, le désenchantement du lendemain des indépendances a pleinement nourri le

Conclusion générale

sentiment du pessimisme chez lui. Ce phénomène d'afro-pessimisme qui envahit l'écrivain s'explique, en effet, par sa transgression absolue de la langue française et le métissage qu'il met en scène comme signe de révolte et de déception ; la caractérisation du protagoniste qui ne peut prévoir une Afrique prospérée entre des mains honnêtes, ou encore par la description d'un espace maudit et miné par les décombres.

Donc, la considération de notre sujet sur des éléments de la postcolonialité permet de voir se confirmer la portée pessimiste et désenchantée du récit *Allah n'est pas obligé* tel que le confirme Yves Clavaron : « *Au-delà des désarrois du moi et du monde mis en scène par le romancier [Kourouma], peut se lire un discours éthique et politique au sens clairement pessimiste* »¹

Il nous importe de mentionner que nous avons abouti à confirmer nos hypothèse et au résultat suivant : que le récit post-colonial *Allah n'est pas obligé* éclaire la posture désenchantée et pessimiste d'Ahmadou Kourouma du monde africain.

Cependant, cet humble travail n'est qu'une simple recherche qui nous éclaire sur la littérature négro-africaine en général, et sur l'écriture kouroumienne en particulier qui tâche avant tout d'évoquer la réalité suprême en dehors de toute fausseté sournoise. Enfin, sous réserve des observations, apports et suggestion que vous nous apporterez, nous espérons avoir apporté une touche critique universitaire à *Allah n'est pas obligé*, roman d'Ahmadou Kourouma qui a fait l'objet de notre étude.

¹ CLAVARON, Yves, *Poétique du roman postcolonial*, Université de Saint-Etienne, 2011, p :137.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Corpus et œuvres :

KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris, 2000

KOUROUMA, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Seuil, Paris, 1998.

KOUROUMA, Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Seuil, Paris, 1970

- Livre ou ouvrage théorique :

ASSOUM, Paul Laurent, *Le fétichisme*, PUF, Paris, 1975

BERTHET, Dominique, *Figure de l'errance*, l'Harmattan, Paris, 2007

BETI, Mongo et, TOBNER, Odile, *Dictionnaire de la négritude*, l'Harmattan, Paris, 1998

BONI, Tanella, *Que vivent les femmes d'Afrique?*, Karthala, Paris, 2011

CHEVIER, Jacques, *La littérature africaine*, Flammarion, Paris, 2008

CLAVARON, Yves, *Poétique du roman postcolonial*, Université de Saint-Etienne, 2011
Paris, 2010

DEULEUZE, Gilles, PARNET, Claire, *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1996

DJIAN, Jean-Michel, *Ahmadou Kourouma*, Seuil, Paris, 2010,

GASSAMA, Makhily, *la langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Khartala, Paris, 1995

GOLDENSTEIN, Jean Pierre, *lire le roman*, De Boeck, Bruxelles, 2005

HARROW Kenneth, *le seuil de changement en littérature africaine: l'émergence de la tradition*, London, Heinemann, London, 1994

JEUSSÉ, Marie-Paul, *Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma. Étude Critique*, Fernand Nathan, Paris, 1984, 95.

LALLEMAND, Suzanne, *Les mangeuses d'âme : sorcellerie et famille en Afrique*, L'Harmattan, Paris

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Tome 11, Administration du grand dictionnaire universel, Paris, 1866-1876,

MBEMBE, Achille, *De la Postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Payot, Paris, 1973

MOLHO, Maurice, *Le roman picaresque*, Encyclopaedia Universalis, E. U., Paris, 1990

MOURA, J.Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, PUF, Paris, 2007

NDACHI TAGNE, David, *Roman et réalités camerounaises*, paris, l'Harmattan, 1986

NDINDA, Joseph, *Le politicien, le marabout-féticheur et les griots dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma*, L'Harmattan, Paris, 2011

OSSITO, Midiouhouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, L'Harmattan, Paris, 1986

SOUILLER, Didier, *Le Roman picaresque*, P.U.F., Paris, 1980

SULEIMAN, Susan, *Le Roman à thèse ou l'Autorité fictive*, Puf, Paris

TRAUTMANN, René, *Au pays de Batouala, noir et blanc d'Afrique*, Payot, Paris, 1922

- **Ouvrage collectifs :**

B.LOVE, Brenda (dir), *Dictionnaire des fantasmes et perversions*, La Musardine, Paris, 2014

GASSAMA Makhily (dir.), *50 ans après, quelle indépendance pour l'Afrique ?*,

MABANCKOU, Alain, « Les Soleils de ces indépendances », Philippe Rey, Paris, 2010

- **Thèse ou mémoire :**

JEMMALI- FELLAH, Habiba, *Les œuvres de Hélé BEJI, d'Ahmadou KOUROUMA et de Patrick CHAMOISEAU : Entre désaveu et ébranlement*, Thèse de Doctorat, l'Université de Paris Vincennes-Saint-Denis (Paris 8), 2015,

OUHIBI, Bahia, *L'écriture de l'errance dans les œuvres d'Assia Djebbar*, Thèse de doctorat, Université d'Oran Es-Senia, 2010.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Article de périodique :

CHEVIER, Jacques, *Quarante ans de littérature africaine : de la Sorbonne à Barbès*, Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 2007, n°59.

COMBE, Dominique, « Théorie postcoloniale, philologie et humanisme. Situation d'Edward Saïd », *Revue de la littérature*, Février 2009, n° 154, pp : 118-134.

LADITAN, Affin « Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma ou la romance de la vérité », *Neohelicon*, volume28, Décembre 2001, pp.233-242.

MAWULOË, Koffi Kodah, « Le pessimisme dans Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma », *Revue de l'Université de Mocton*, 15 Janvier 2014, Volume 42, N°1-2-2011, pp. 129-152

NDIAYE, Christiane « La mémoire discursive dans Allah n'est pas obligé ou la poétique de l'explication du « blablabla » de Birahima » *Revue de l'université de Montréal*, 2006, Volume 42, N° 03, pp: 77-96

KASEREKA, Kavwahirehi « Ahmadou Kourouma et la mise en oeuvre de la vérité Postcoloniale », *Tangence*, 2006, N°82, pp : 41-57

JOSE DOMINGUES, de Almeida « Le fondement “initiatique” du discours (post)colonial chez Ahmadou Kourouma », *Libretos*, Novembre 2014, pp : 21-31

GOSELIN Gabriel, « L'Afrique désenchantée », *L'Homme et la société*, 1977, N°45-46, pp : 127-139.

SISSAO, Alain Joseph, « Les conflits politiques, linguistiques et culturels dans Allah n'est pas obligé d'AhmadouKourouma », *Institut des Sciences des Sociétés (I.N.S.S.)*, 2007, Volume 16, pp : 215- 229

SASSANI, Farnaz, MAHKAMEH, Inanlou « L'écriture du désenchantement chez Ahmadou Kourouma et le défi de la traduction » *Revue de l'université Université Allameh Tabataba'i*, 2018, Volume 5, pp : 287-297

- Article d'un ouvrage collectif :

ARNAUD, Jacqueline « Exil, errance, voyage dans “L'Exil et le désarroi” de Farès, “Une vie, un rêve, un peuple toujours errants” de Khaïr-Eddine et “Talismano” de d'Abdelwahab Meddeb », dans Jacques Mounier (dir.), *Exil et Littérature*, Grenoble, France, Ellug, 1986, p59

.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ressources électroniques :

En ligne : <https://efgwrites.com/2014/05/letudiant-noir/> consulté le 13 février 2019

- Interview en ligne :

« La femme dans l'histoire africaine », un entretien proposé par Gabriel Mbaga dans son émission : « l'invité de l'histoire » avril 2014. En ligne :

<https://www.youtube.com/watch?v=tjCuC-ZcfnE>

« A l'écoute d'Ahmadou Kourouma. On est toujours un enfant pour des personnes plus âgées que vous », un entretien avec Ahmadou Kourouma proposé par Madeleine Borgomano, Dans : Mots Pluriels, n° 22, septembre 2002, en ligne, « <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2202mb.html> » consulté le 08 mars 2019

« La femme dans l'histoire africaine », un entretien proposé par Gabriel Mbaga dans son émission : « l'invité de l'histoire » avril 2014. En ligne :

<https://www.youtube.com/watch?v=tjCuC-ZcfnE>. Vu le 14 avril 2019

« Ahmadou Kourouma ou la dénonciation de l'intérieur », propos recueillis par René Lefort et Mauro Rosi, http://www.unesco.org/courier/1999_03/fr/dires/txt1.htm, consulté le 20 mai 2019

RÉSUMÉ :

Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma constitue le corpus à partir duquel nous avons conduit notre recherche analytique. Nous avons essayé de révéler la posture qu'adopte l'écrivain dans l'Afrique au lendemain des indépendances. En effet, à travers son discours postcolonial où se manifestent les particularités narratives de Kourouma y compris le comportement des personnages qu'il met en scène ou bien sa langue transgressée, on a abouti à déceler sa posture désenchantée et pessimiste du monde africain.

Mots clés : Désenchantement, littérature subsaharienne, discours postcolonial, Afro-pessimisme, guerre tribale, écriture de violence.

ABSTRACT:

Allah n'est pas obligé of Ahmadou Kourouma constitutes the corpus from which we conducted our analytical research. We tried to reveal the posture adopted by the writer in Africa in the aftermath of independence. Indeed, through his postcolonial discourse in which Kourouma's narrative peculiarities, including the behavior of the characters he portrayed or his transgressed language, reveal, his disenchanting and pessimistic posture in the African world has been detected.

Keywords: disillusionment, postcolonial speech, African literature, Afro pessimism, civil war, violence writing.